



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

Nous avons dit les magnifiques pardessus, les riches mantelets et manteaux qui se porteront cet hiver, sans parler des fourrures, qui, à la première gelée, en seront le principal ornement, et amèneront la foule élégante dans les riches magasins de Serteaux<sup>1</sup>. Mais il est une parure dont la mode est invariable, sans préjudice de ces charmantes innovations; c'est le cachemire, dont les plis onduleux, l'ampleur, les dessins et la valeur intrinsèque, ne le cèdent à aucune chose. La saison où nous sommes les remet en faveur plus que jamais; aussi les magasins de Brousse<sup>2</sup> en contiennent-ils en ce moment surtout d'admirables; ils portent bien particulière-

ment le cachet oriental, et par la vivacité des couleurs et par les arabesques dont la complication échappe à l'analyse. Il n'est toilette simple ou négligée qui ne soit rehaussée par un de ces magnifiques châles, et la reine en a choisi deux entre autres de la plus rare beauté en les destinant à la duchesse de Montpensier. Quels que soient les caprices et les variations de la mode, les femmes ont assez de goût et de tact pour ne pas laisser se perdre le *culte* du cachemire; aussi pas une corbeille de mariage sans que ce précieux tissu n'y ait la première place, et c'est à Brousse qu'on va demander ce qu'il y a en ce genre de plus recherché et de plus véritablement originaire de l'Inde.

— Les toilettes de promenade ont une richesse et une fraîcheur extrêmes. Ce sont des redingotes en pékin royal, à raies ou à carreaux satinés de deux nuances, comme

<sup>1</sup> Rue Saint-Honoré, 323. — <sup>2</sup> Rue Richelieu, 82.





bleu Joinville sur gris de perdrix, groseille sur noir, émeraude sur marron. Ces redingotes se garnissent, en général, de passementerie sur les étoffes noires ; cette passementerie est quelquefois mêlée de jais. Les manches se font plates, mais très-ornées, à trois et quatre rangs de garnitures qui arrivent jusqu'au coude ; de hautes manchettes blanches très garnies, dites à la mousquetaire, finissent de couvrir presque totalement la manche d'étoffe. Le corsage plat a un petit col montant de la largeur de deux doigts, qui soutient le col du fichu. Celui-ci est à trois rangs de dentelle que surmonte un entredeux brodé ; les cols d'application d'Angleterre, ou de broderie, sont toujours soutenus avec un ruban de fantaisie, ou un velours broché d'or. Au reste, M<sup>me</sup> Payan<sup>1</sup> a pour les costumes d'hiver des choses nouvelles et charmantes, des fichus de coupe moderne et des petits bonnets du coin du feu, tout gracieux et négligés à la fois. La lingerie est une partie de la toilette qui ne saurait être trop recherchée et trop soignée dans ses détails comme dans son ensemble. Qu'importe, en effet, qu'un peignoir de cachemire soit uni, sans ornement, si le jupon sur lequel il s'ouvre est brodé avec soin, bordé d'une petite dentelle bien fine ? si le fichu à manches, qui remplace pour le matin la camisole, est brodé d'une guirlande légère au plumetis et entouré de valenciennes ? si les manches ont un parement brodé également qui recouvre la manche de la robe ? si le bonnet en mousseline, plat sur le devant, mais très-touffu de dentelle sur les oreilles, semble noué autour de la tête par un ruban de satin de couleur un peu foncée dont les pans retombent de côté ? M<sup>me</sup> Payan a d'ailleurs tant de goût et d'entente de ce qui est joli et moderne, qu'on peut s'en rapporter à elle pour tous les détails que nous lui empruntons.

— Les rubans sont à l'ordre du jour ; c'est un petit luxe qu'il ne faut pas dédaigner, car il achève bien la toilette. On les fait, cette année, délicieusement jolis. Beaucoup sont en velours de deux couleurs, où l'or et l'argent se mêlent à la soie ; d'autres, larges de vingt-cinq centimètres, sont de petites écharpes qui se nouent négligemment

autour du cou avec une frange. Beaucoup de rubans guipures, assortis à ceux du chapeau ou du bonnet. Il n'est plus une robe qui n'ait son ruban assorti ; mais cet assortiment ne consiste pas dans la similitude de couleurs ; au contraire, avec une robe vert foncé, on met le ruban vert chou ; avec du rose, un ruban presque cerise ; avec du lilas, du violet ; c'est toujours une nuance au-dessus ou au-dessous qu'il faut choisir ; c'est ce qu'on appelle le style régence. Les rubans dentelle sont ce qu'il y a de mieux pour honnêtes ; leur transparence se mêle bien au tulle et à la blonde.

Et à propos de blonde, disons qu'elle revient plus que jamais se faire des nôtres. Ce ne sont plus ces dessins mats et épais qu'on admirait il y a vingt ans, Violard<sup>1</sup> y a substitué le genre *vieille dentelle, point de Venise*, qui les rend d'autant plus belles et seyantes. Nos grandes modistes emploient beaucoup de barbes en blonde ; nous avons vu dans ce genre, chez M<sup>me</sup> Séguin<sup>2</sup>, la plus séduisante coiffure, petit bord, qu'elle appelle à l'on droit *le séducteur*. Il est impossible qu'une femme ne soit pas jolie en mêlant ce charmant assemblage de blonde, de crêpe et de plume dans ses cheveux noirs ou blonds. Nous en avons vu trois prêts à partir pour l'Espagne ; l'un bleu ciel, et l'autre rose, avec les barbes blanches ; l'autre, avec des barbes noires et la plume, de création moderne, nuancée de cerise tendre. Parmi les chapeaux de M<sup>me</sup> Séguin, il en est un remarquable par son originalité et sa nouveauté ; il s'appelle *le solitaire*. C'est qu'une grosse rose, brodée avec une imitation parfaite de la nature, et entourée de feuillage et de boutons mousseux, est à demi cachée dans des plis de velours noir et y produit un effet merveilleux.

Ce chapeau, comme tous ceux de M<sup>me</sup> Séguin, a l'ingénieux mécanisme qui les rend si portatifs, ce qui est d'un grand avantage, car on le demande des contrées les plus lointaines. Nous citerons aussi des chapeaux en velours plein, de couleur foncée, et doublés de couleur tendre sous la passe ; le chapeau de satin brodé, avec un bouquet de plumes sur le côté ; celui-ci en velours épinglé lilas, avec draperies de blondes, en ve-

<sup>1</sup> Rue Vivienne, 15.

<sup>2</sup> Rue Choiseul, 2 bis. — <sup>3</sup> Rue Neuve des Capucines, 5.



lours, avec demi-guirlande de fleurs en velours gris tendre et rose; toutes choses nouvelles par leur forme, la disposition des ornements et leur extrême fraîcheur.

— Parmi les robes expédiées par la maison Ferrière-Penona<sup>1</sup>, nous citerons celles en satin moiré, à reflets orange, jupe garnie de bouillonnés en tulle de couleur, corsage demi-montant; manches courtes, recouvertes par la berthe en tulle bouillonné comme le bas de la robe. — Robes du matin en redingotes à revers, *carreau royal*, *armure princesse*, ornées d'étroits rouleaux de satin qui partent de la ceinture et vont s'élargissant en tablier. Une robe de moire damassée gris tendre, sans garnitures, le corsage drapé, et la draperie fermée par des boutons en diamants qui descendent jusqu'à la pointe du corsage; d'autres, pour le matin, avec une petite pèlerine boutonnée derrière et garnie d'une frange orientale; cinq rangs de franges pareilles au bas de la jupe.

— Les formes de chapeaux, en s'arrondissant, descendent davantage sur les joues, de façon à encadrer parfaitement le visage. M<sup>me</sup> Dasse<sup>2</sup> a adopté cette forme, en ornant ses chapeaux de satin de biais en velours; sur d'autres elle pose de la dentelle, des voilettes attachées autour de la calotte, mais qui retombent gracieusement de chaque côté de la passe. Elle a également de jolis bonnets semés de fleurs, littéralement; car, formés de plusieurs rangs de dentelles, chaque rang est séparé par une très-petite guirlande de climatiles roses.

— On voit aussi quelques bonnets de dentelle noire sur dentelle blanche. On les orne de nœuds de velours noir, et de rubans de satin rose ou ponceau; quelques-uns ont de chaque côté une touffe de roses sans feuilles. Quelques coiffures en passementerie, genre algérien; mais les plus distinguées seront en perles attachées au sommet de la tête par des épingles en brillants.

— La maison Foye-Davenne est arrivée à l'heure de ses plus belles apparitions comme tapis, portières, tentures de tous genres. Les nouveautés que nous y voyons cette année sont en rapport avec ce luxe mobilier qui, chaque hiver, semble apporter une élégance progressive. — Il serait difficile de

surpasser les créations admirées chez Foye-Davenne<sup>3</sup>, car sa maison est depuis longtemps le type de toutes les perfections en ce genre. — Mais ce qui doit se renouveler chaque année, ce sont les dessins nouveaux, inédits, ou repris sur l'antique, qui ont plus que le mérite de l'inédit. Les ravissants dessins Pompadour, renaissance, sont cette année reproduits dans les aspects les plus neufs. — Les portières de luxe, devenues nécessité aujourd'hui, y sont dans une variété, une richesse, une distinction qui offrent de quoi satisfaire tous les goûts. — Foye-Davenne a surtout surpassé tous les genres orientaux qui sont si en vogue dans ce moment. — Nous avons aussi à parier de ses superbes approvisionnements de literies, dont les recherches sont unies à des modicités de prix qui leur donnent toutes les supériorités.

— La maison Boyeldieu<sup>2</sup>, dont nous parlions dans notre dernier numéro, vient d'exécuter, pour M<sup>me</sup> la duchesse de D<sup>\*\*\*</sup>, un des plus magnifiques services de table qui se soient vus.

Bien que ce ne soit pas la *saison*, Londres a aussi son luxe d'hiver; il réserve ses plus belles fêtes, il ouvre ses plus grands théâtres aux premiers rayons du printemps, alors que le beau monde quitte en masse la campagne pour revenir habiter la ville. — L'émigration n'est pas si générale cependant qu'il ne reste personne à Londres, en ce moment. Aussi, les maisons de modes, qui représentent de l'autre côté du détroit notre goût et notre élégance, viennent-elles par deux fois s'approvisionner à Paris et se retremper en quelque sorte à la *terre classique*. — C'est ainsi que nous avons admiré il y a quelques jours les nouveautés que vient de rapporter de Paris M<sup>me</sup> Ferrand<sup>3</sup>; on ne pouvait choisir avec plus de goût, rapporter un plus ravissant spécimen des modes françaises de l'hiver.

Ce sont d'abord des chapeaux si variés et si distingués, qu'ils résument toutes les formes adoptées cette saison. M<sup>me</sup> Ferrand a fait preuve d'autant de goût que de tact en les choisissant tous dans les maisons les

<sup>1</sup> Rue Mondovi, 1. — <sup>2</sup> Rue Richelieu, 38.

<sup>3</sup> Rue Neuve des Petits-Champs, 63. — <sup>4</sup> Rue Neuve des Mathurins, au coin de la rue de la Ferme. — <sup>5</sup> 2, Maddox street, Regent street.



plus justement réputées de Paris. — A côté de ces chapeaux, voici les plus ravissantes coiffures qu'on puisse imaginer : la *coiffure Médicis*; c'est en vérité l'élégance sévère et gracieuse à la fois de ces ajustements qu'on admire sur les portraits des grands peintres de l'école florentine. Le *bonnet Marie-Stuart*, qui a emprunté sa forme à la coupe si charmante de la coiffure devenue historique.

Les *coiffures à la Montpensier*, comme l'indique leur nom, sont de l'actualité, et de la plus *palpitante*, on peut le dire cette fois. — Ce sont des passementeries d'or et de soie dans le goût mauresque, et parce que nous savons des nouvelles d'Espagne, elles ont eu un véritable succès d'enthousiasme à la cour de Madrid. — Enfin, voici la *coiffure rosière*, si simple, si douce, si naïve, et qui ira si bien sur les peaux blanches et rosées et les cheveux blonds.

Dans une autre caisse, c'est une adorable collection des fleurs les plus brillantes et les plus fraîches; on eût dit des plates-bandes enlevées aux plus belles serres. C'est que là encore M<sup>me</sup> Ferrand s'était adressée aux premières maisons de Paris : les Constantin, les Batton, les Cartier... Et ainsi pour tout ce qu'elle a emporté, elle n'a pas voulu qu'une seule chose ne portât le cachet d'une célébrité parisienne; les mantelets ont été choisis sur les derniers modèles de Camille et d'Alexandrine, et les dentelles chez Violard.

Bientôt, sans doute, notre correspondance, en nous parlant des plaisirs de Londres, nous apprendra les succès qu'auront obtenus les modes de M<sup>me</sup> Ferrand; M<sup>me</sup> Ferrand n'en est pas du reste à son début, ce n'est pas une réputation nouvelle. Elle a déjà su se conquérir une des premières places sur cette liste de maisons françaises qui ont su mériter les suffrages de cette brillante aristocratie, toujours prête à patronner tout ce qui est véritablement l'élégance, le luxe et le bon goût.

### CHRONIQUE.

A lire les journaux en ce moment, c'est à se demander si Paris est à Paris ou à Madrid. L'antique et solennel *premier-Paris* devrait bien plutôt s'appeler le *premier-*

*Madrid*, car, en vérité, toute la politique est tournée à l'Espagne; puis, après les graves considérations des hommes d'état de la presse, viennent les détails de toutes sortes sur les fêtes de ce double mariage. Pour peu que cela continue, le Parisien sera aussi familier avec toutes ces splendeurs de Castille, avec les grands d'Espagne, les *camerera-mayor*, les *alguazils*, les *alcades*, les *hallebardiers*, la *Puerta del Sol*, le *Prado*, le *château d'Aranjuez*, que s'il s'agissait tout simplement de la garde nationale, de députés, de sergents de ville, des Champs-Élysées, de Versailles ou de Saint-Cloud. Et cependant la *garde n'a pas encore donné*, comme on dirait en langage militaire du Cirque; les maréchaux de France littéraires gardent un majestueux silence. Il n'a pas encore paru la moindre fantaisie de M. Théophile Gautier, ni la plus simple impression de M. Alexandre Dumas. Certes, en lisant les descriptions des réceptions, des bals et des baise-main de la cour de Madrid, à se représenter tous ces détails d'étiquette, tous ces costumes éblouissants d'or et de pierreries, puis ces grands noms de si pompeuse consonnance, on se croirait revenu au siècle de Louis XIV. Bientôt les récits nous arriveront de France, car les préparatifs sont terminés à Pau, à Bayonne et à Bordeaux, pour la réception de la jeune duchesse de Montpensier. Le bruit a même circulé hier, à la Bourse et au foyer de l'Opéra, que le commerce de Paris voulait offrir une fête à S. A. R., et que des propositions devaient être faites aux gérants des magasins des *Villes de France*, comme possédant le local le plus convenable par son immensité et sa distribution pour une telle solennité.

En attendant, Paris passe, du mieux qu'il peut, sa saison de transition. Il n'a pas encore ses grandes fêtes, il n'a plus sa villégiature. — Les théâtres préparent leurs nouveautés, et la librairie est en enfantement des livres de luxe qui paraissent à l'approche de la nouvelle année. — Toujours est-il que dimanche, par une échappée de soleil, nous avons vu au Champ-de-Mars de magnifiques courses. Le héros de la solennité a été l'invincible *Fitz-Emilius*, qui a gagné toutes les courses qu'il a courues. On calculait que, dans cette seule journée, il avait





25 Octobre 1846.

2220.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux des M<sup>mes</sup> Tognin, r. des Capucines, 5. Robingote d'étoffe brodée. Robe d'étoffe ornée de point de Venise par Camille, r. Choiseul, 15. Fusein. Richenet-Dagard, r. de la Paix. Manches et Mouchoir de M<sup>me</sup> Payan. Gants Meyer. Parfums Gaertlein.*

*Mess. S. & J. Fuller, 34 Rathbone St. Lond.*

Ayuntamiento de Madrid







fait gagner à M. Aumont, son propriétaire, plus de vingt-cinq mille francs.

Les salons officiels des ministres sont ouverts; mais le monde n'a encore rien à voir dans ces réunions, qui ressemblent plus à des clubs qu'à autre chose.

Les salons de l'hôtel des Capucines sont les seuls qui déjà réunissent quelquefois un certain cercle, grâce aux étrangers et au corps diplomatique pour qui c'est un devoir de fréquenter les salons de M. le ministre des Affaires étrangères. Et puis, il faut le dire encore, fidèle aux plus classiques traditions de la diplomatie, la table de M. Guizot est une des mieux servies qui existent. Le dîner de la semaine dernière avait réuni tous nos ministres, l'ambassadeur d'Angleterre et lady Cowley, notre ambassadeur à Turin, M. le comte Mortier et M<sup>me</sup> la comtesse Mortier, M. le duc Pasquier, le duc de Broglie, M. et M<sup>me</sup> de Sainte-Aulaire, M. et M<sup>me</sup> de Bussièrès. — La mère de M. Guizot faisait les honneurs du dîner.

Pour du nouveau, à propos de l'hiver qui commence, je vous annoncerai d'abord un almanach, ou plutôt un véritable livre, un livre auquel, sans être sorcier, on peut prédire le plus brillant succès. PARIS COMIQUE, almanach de 1847, revue drôlatique de 1846, est une charmante plaisanterie, pleine de verve, de finesse et d'esprit. L'auteur, un des hommes les plus spirituels de ce temps-ci, a, sous le prétexte d'un almanach, fait un petit livre où les faiblesses, les folies, les ridicules de notre époque sont mis en scène avec une vérité d'observation, une finesse et une prodigalité d'esprit vraiment merveilleuses. Notre homme usera, sans en abuser, du droit des gens d'esprit de savoir et de pouvoir dire tout ce qu'ils savent, et surtout ce que seuls ils savent.

Voici ensuite une autre nouveauté; il s'agit de chorégraphie. Il va sans dire que la polka étant usée, la mazourka réputée impossible, la redowa et autres danses plus ou moins hongroises, russes ou polonaises, épuisées à force d'être exploitées par l'Opéra, il va sans dire que le besoin d'une danse nouvelle se faisait généralement sentir (c'est la phrase consacrée). Donc, nos deux plus célèbres professeurs de danse, ceux qui ont sinon inventé, du moins nationalisé la polka à Paris, il y a trois ans, et dont

le nom a fait depuis autorité dans le monde élégant, Laborde et Cellarius ont réglé un nouveau pas pour cet hiver. La chose sera tout à fait nouvelle; on laissera de côté le mouvement des danses du nord pour prendre l'allure plus vive, plus fringante des danses méridionales. Ce sera une sorte de valse, de galop, sans ressembler ni à la valse ni au galop. Ce sera nouveau enfin, — fort gracieux et fort aisé à apprendre; ceci est important, car c'est la difficulté d'apprendre, la nécessité d'étudier et de répéter, qui a rendu la mazourka impossible, et fera tomber à tout jamais la valse à deux temps, la plus difficile de toutes les danses après le menuet. Notre nouvelle danse s'appellera probablement la NAPOLITAINE. La cadence participe à la fois des tarentelles des environs de Naples et de la saltarelle romaine. Pour peu donc que vous ayez vu le troisième acte de *la Muette de Portici*, vous pouvez vous figurer ce que sera cette danse, et le succès qu'elle ne peut manquer d'obtenir; cette allure vive, rapide, entraînée, sera irrésistible, et vous verrez que la valse classique seule sera en état de résister à la vogue de la Napolitaine. Nous déclarons que cette danse nous a ravi; il est vrai de dire que nous l'avons vu exécuter chez M. Laborde, dans sa ravissante salle de la rue de la Victoire, par quelques élèves d'élite, avec une verve, un ensemble, une précision qui nous ont fait crier bravo, tout comme si nos danseuses se fussent appelées Carlotta, Dumilâtre, Maria, ou Adeline Plunkett.

Nous n'éprouvons qu'une seule crainte pour la Napolitaine, c'est la concurrence de quelque fandango, manola, bolero, ou toute autre cachucha plus ou moins inédite. Qui sait ce que l'enthousiasme transpyrénéen est capable de nous rapporter?

On parle d'une très-belle fête qui sera donnée dans la salle de l'Opéra, par l'association des artistes peintres, sculpteurs, etc. La fête de l'année dernière, dans la salle de l'Odéon, a été si brillante, que, pour cette année, le comité a décidé qu'il demanderait à M. Pillet la salle de l'Opéra. — En attendant, une exposition de tableaux, à l'instar de la dernière du bazar Bonne-Nouvelle, va s'ouvrir prochainement dans la galerie de l'hôtel du cardinal Fesch. Cette exposition



réunira un grand nombre des plus remarquables toiles de Paris; les propriétaires des galeries ont mis la meilleure grâce à offrir quelques-uns de leurs tableaux au comité.

Ceux qui auront passé l'été hors de Paris trouveront, à leur retour, tout un quartier nouveau d'élevé comme par enchantement, vers le haut de la rue de Clichy et de la barrière Blanche, c'est-à-dire sur les terrains de l'ancien Tivoli. Ces quelques arbres, les derniers peut-être de cette partie de Paris, ont disparu, hélas! sous l'inexorable invasion du moellon et du plâtras. Cependant, si le hasard vous a conduit vers une nouvelle rue qu'on appelle la rue Moncey, vous n'aurez pu passer sans remarquer un magnifique bouquet d'arbres de haute futaie au dessus duquel s'élève un pavillon de noble et sévère architecture, — cet aspect monumental et grand seigneur qui caractérise la plupart des habitations de plaisance du dix-huitième siècle. A l'époque, en effet, où ce pavillon fut construit, il se trouvait en pleine campagne; situé sur le coteau boisé de Montmartre, il était séparé des murailles de Paris par de vastes plaines, et avait vues sur toute la ville. Il appartenait à un des membres de la famille ou plutôt de la maison de Richelieu; si bien que le nom lui est resté de Pavillon-Richelieu. Quant à l'intérieur, il le disputait en richesse et en recherche, même au pavillon de Handøvre et à l'hôtel de l'illustre maréchal, en l'honneur duquel on avait baptisé du nom de Port-Mahon la rue qui longeait son parc.

Or, vers la fin du dix-huitième siècle, le pavillon avait passé des mains de Richelieu dans les mains d'un fermier-général. Cet heureux millionnaire menait là une vie de véritable satrape. Il n'était pas de dépense qu'il ne fît, pas de folie qu'il n'exagérât en ce temps classique de prodigalités et d'exagérations. Entre autres luxes, il tenait une table de roi : mais une remarque que tout le monde faisait alors, c'était que jamais on n'apercevait de lumière à aucune croisée, bien qu'on sût pourtant qu'il y avait du monde, et qu'on eût même vu les plus élégants carrosses se présenter aux grilles et disparaître dans les sombres allées du parc, qui, de toutes parts, entourait le pavillon. Ces jours-là, c'est-à-dire ces soirs-là, précisément, c'était fête. Ce fermier-général, entre

autres goûts de grand seigneur, avait, à ce qu'il paraît, une véritable passion pour les arts. Et, on le sait, à cette époque, on aimait la mythologie. Aussi Polympe renaissait-il au pavillon Richelieu dans toute sa splendeur et dans toutes ses séductions surtout. On le recrutait dans le corps de ballet de l'Opéra, et aussi dans les campagnes, pour trouver peut-être chez les nymphes et chez les naïades plus de naïveté et de couleur locale... Il y avait là, bien entendu, des artistes, et leur crayon retraçait ces scènes et ces groupes qui laissaient si loin derrière eux les compositions toujours un peu embarrassées de l'Albane et même du Corrège. Ces artistes s'appelaient Boucher, Latour, Greuze, Watteau... On se figure quel admirable album cela devait faire au point de vue de l'art et de bien d'autres encore. . .

Quand la révolution vint, le pavillon Richelieu eut ses mauvais jours; il fut abandonné, envahi, saccagé, et l'album tomba entre les mains d'un farouche républicain, peu amateur des beaux-arts, et qui le laissa pour une vingtaine de francs à un individu qui avait suivi le mouvement, et avait bien vite reconnu à quel homme il était échu. — Le nouveau possesseur de l'album partait le lendemain pour l'Angleterre, et, un peu plus tard, il le vendait rien moins que trois cents mille francs.... Bientôt peut-être le Pavillon Richelieu va disparaître, lui aussi, pour faire place aux mesquines maisons de carton-pierre des entrepreneurs. Et l'album est aujourd'hui déposé au fond de l'une des plus riches galeries de tableaux de l'Angleterre; c'est comme une inestimable collection d'autographes de maîtres qui font la gloire de l'école française, et dont les moindres œuvres sont recherchées aujourd'hui dans tous les musées de l'Europe.

#### LES COURSES DE TAUREAUX.

Nous extrayons de *l'Heraldo*, du 17 octobre, les détails suivants sur la course de taureaux qui a eu lieu à Madrid le 16 :

« A deux heures et demie, une compagnie de hallebardiers, musique en tête, est venue se ranger en bataille, comme l'exigent les traditions des fêtes royales, sous la loge de



S. M., les poitrines de ces braves soldats devant suppléer à la barrière, qui offre à cet endroit une solution de continuité. Un quart d'heure après, S. M. et la famille royale entraient dans la loge. A la droite de S. M. se tenait la reine Christine, et à sa gauche le roi (l'infant don Francisco de Asis); après le roi venaient, toujours à gauche, l'infante, son illustre époux, et les sœurs du roi; à la droite de la reine Christine était placé l'infant don Francisco de Paula; quant au duc d'Aumale, il paraissait ne pas avoir de place fixe et vouloir jouir de la liberté d'allures nécessaires au véritable amateur des courses de taureaux. Tous les princes étaient en habits de ville.

» Les ministres occupaient une loge placée à la gauche de celle de la reine; une autre loge placée à la droite était remplie par la *servidumbre* (personnes attachées à la maison royale). Au coup de trois heures on vit entrer dans l'hippodrome quatre élégantes voitures, accompagnées chacune de leurs parrains à cheval, vêtus à l'ancienne mode espagnole. Ces voitures vinrent se ranger sous la loge royale.

» La première voiture, attelée de quatre chevaux bais, portant de magnifiques harnais rouges et des panaches blanches, était celle du comte de Altamira, qui s'y trouvait avec son champion ou filleul (*ahijado*). Le matador Jimenez, dit El Morenillo, chargé de défendre le champion du comte, suivait la voiture avec sa troupe ou quadrille. La deuxième voiture était celle du duc d'Abrantès: elle était attelée de six magnifiques chevaux bai clair, avec harnais rouges, ornés de fleurs et de roses; le Chiclanero (autre matador) l'accompagnait avec sa troupe. Venait en troisième ligne la voiture du duc de Medina Celi, traînée par six superbes chevaux noirs, harnachés de blanc et couverts de fleurs et de roses qui se mariaient harmonieusement à la robe des coursiers et à la couleur des harnais; Juan Léon suivait avec sa quadrille. La quatrième et dernière voiture, remarquable par l'élégance de sa construction, portait le duc d'Ossuna et son filleul: elle était attelée de six beaux chevaux bai clair, avec harnais rouges et ornements assortis.

» La troupe de Montès l'entourait, conduite par ce prince des matadors espagnols.

La première quadrille était verte et argent, la seconde bleu et argent, la troisième brun foncé et or, la quatrième rouge et argent. Ces couleurs correspondaient à celles des chevaux destinés aux toréadors et à celles des harnais. Au moment où chaque voiture passait devant la loge ou pavillon royal, chaque parrain, mettant pied à terre, présentait son filleul ou champion à la reine, puis tous deux remontaient en voiture après s'être inclinés profondément devant S. M.

» Derrière les voitures venaient vingt-huit magnifiques chevaux de selle, conduits par autant de laquais des parrains, vêtus de riches livrées. Chaque peloton de sept chevaux correspondait à l'un des quatre parrains, et les selles et les harnais offraient les couleurs respectives des quatre quadrilles.

» Bientôt les cavaliers, armés de leurs lances, furent à leur poste, entourés chacun de sa troupe. S. M. donna la clef de la loge aux taureaux; un alguazil ouvrit la loge, et bientôt commença la course. Au moment où parut le premier taureau, un essaim de colombes prit son vol et se répandit dans tout le cirque. Dès les premiers moments, deux cavaliers furent obligés de se retirer, ayant employé leurs lances avec si peu de succès qu'ils furent sur-le-champ renversés avec leurs montures par les taureaux; en réalité, il ne resta à cheval qu'un champion, celui du duc d'Abrantès soutenu par El Chiclanero, car l'autre, qui n'était pas tombé dès la première déroute, ne fit qu'apparaître de temps en temps dans l'arène, cherchant en vain à donner un coup de lance, jusqu'au moment où, renversé à son tour, il fut emporté hors du cirque par deux écuyers.

» Quant au champion du duc d'Abrantès, il étonna chacun par son intrépidité, son sang-froid, et la merveilleuse adresse avec laquelle il piquait et tuait les taureaux. Plusieurs fois la foule le salua de ses acclamations enthousiastes. La mort du quatrième taureau frappé par ce hardi picador offrit surtout un spectacle extraordinaire. A peine atteint d'un coup de lance entre les cornes, le taureau attaqua avec fureur le cheval et le cavalier; et bientôt cavalier, cheval et taureau roulèrent ensemble dans l'arène. Un cri d'effroi retentit dans le cirque; mais bientôt le picador se releva et se remit en



selle, pendant que le taureau, reculant de quelques pas, tombait expirant, frappé qu'il avait été dès l'abord d'un coup mortel. Des cris d'admiration retentirent alors de tous côtés.

» Après ce beau coup de lance, la reine fit appeler le cavalier qui avait seul tenu tête aux taureaux, et qui n'est autre qu'un ancien lieutenant de cavalerie, don Antonio Miguel Romero, et le complimenta sur son courage et sur son adresse.

» Vinrent ensuite les courses ordinaires, dans lesquelles se distinguèrent plusieurs grands d'Espagne et le célèbre Montès. La loge royale parut prendre un vif intérêt aux courses; mais le personnage qui montra le plus d'animation et d'enthousiasme fut le duc d'Aumale, qui semble avoir pris le goût le plus vif pour les combats de taureaux. »

### THÉÂTRES.

#### CIRQUE-OLYMPIQUE. — *Henri IV.*

Les auteurs du nouveau drame du Cirque ont rompu, cette fois, avec les anciennes habitudes de ce théâtre; ce n'est plus l'Empereur qu'ils ont choisi pour leur héros! MM. Saint-Hilaire et Michel Delaporte ont voulu montrer au peuple que l'histoire de France n'est pas tellement dépourvue de gloires qu'on soit toujours obligé d'aller glaner dans les quinze années de l'ère impériale.

Nous n'analyserons pas cette grande épopée, trop connue du reste, qui commence à la naissance du Béarnais et finit à l'assassinat de Henri IV. Nous dirons seulement que cette œuvre en 14 tableaux sera très-productive au directeur du Cirque, quand on aura fait disparaître certaines longueurs qui nuisent à l'action et entravent la marche... Peu de paroles et beaucoup de mouvement, voilà ce qu'il faut à ce théâtre, voilà ce que les

auteurs n'ont peut-être pas assez bien compris.

Aussi, MM. les abonnés en blouse demandaient-ils à grand cris, des chevaux! des chevaux! pendant que le roi de France dialoguait avec la gente Gabrielle d'Estrées.

Trois ou quatre magnifiques décors suffiraient seuls à faire courir tout Paris; les plus remarquables sont ceux du clair de lune au moment du massacre de la Saint-Barthélemy, celui de l'entrée de Henri IV à Paris, copié fidèlement sur la belle toile de Gérard, celui du mariage, et bien d'autres encore.

On avait dit que la censure avait défendu l'air de *Vive Henri IV!* c'est une erreur. Cet air a été joué par l'orchestre à la fin du spectacle.

On sait que M. Habeneck a donné sa démission de chef d'orchestre de l'Opéra, et que M. Girard, chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, a été nommé à sa place. M. Battut reste second chef d'orchestre. M. Deldevez, auteur du ballet de *Paquita*, est élevé au poste de troisième chef d'orchestre au même théâtre. C'est M. Tilmant aîné, chef d'orchestre du Théâtre-Italien, qui succédera à M. Girard à l'Opéra-Comique. MM. Girard et Tilmant se partageront les fonctions de chef de la musique du roi. Quant à la place de chef d'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire, on ne sait pas encore qui l'aura. Ce sont les membres mêmes de cette Société qui le décideront à la majorité des voix.

*La Fidanziata corsa* sera la première nouveauté du Théâtre-Italien. On parle beaucoup de l'arrivée à Paris d'une chanteuse célèbre d'Italie, la Strepponi, pour laquelle Donizetti a écrit *Adelia*, et Verdi le *Nabucco*. Elle passe à la fois pour une grande cantatrice et pour une femme d'esprit.

A ce Numéro est jointe la planche 2220.

### LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste  
Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V<sup>e</sup> DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.